

Première Partie
Mc COY

Le second rocket frappa le Dodge de plein fouet et le camion s'embrasa immédiatement.

Mc Coy plongea d'instinct derrière une murette de pisé puis se retourna juste à temps pour déclencher le Nikon et prendre quatre clichés successifs de la torche humaine qui hurlait en se tordant sur le sol.

Le maquisard se roulait sur la piste de terre battue, essayant d'éteindre les flammes impitoyables qui faisaient de lui un mannequin de feu. D'un seul coup, le réservoir du Dodge explosa et Mc Coy, tassé derrière le petit mur, sentit passer l'onde de chaleur au-dessus de sa tête. Quand il se risqua tout de même à jeter un coup d'œil par-dessus le muret, le conducteur brûlé vif ne bougeait plus. Peter fit encore deux clichés sous le même angle et avec la même focale pendant que le cadavre noirci finissait de se consumer. Après cela, courbé en deux, il se mit à courir dans la direction prise par les Contras et les deux autres journalistes.

Il retrouva Jorge à l'intérieur d'une *abarrote*¹ dont le rideau de fer avait été défoncé par un obus. Seules les tourelles des chars sandinistes étaient équipées de canons. L'offensive montée contre les bases frontalières de la Contra était donc d'importance et il était bien sur un coupe valable. Fiévreusement, il changea le dos du Nikon et mit un chargeur plein à la place de celui qu'il venait d'utiliser. Jorge da Costa, le caméraman brésilien, vint s'appuyer sur son épaule pour jeter un coup d'œil dans l'unique rue de part et d'autre de laquelle s'étirait le village :

– Je crois qu'on a bien fait de descendre avant l'arrêt complet de l'autobus, fit-il avec un calme imperturbable. Et tant pis pour le règlement, verdad ?

Peter ne parlait pas un mot de portugais, mais Jorge et lui se débrouillaient l'un et l'autre suffisamment en espagnol pour communiquer sans problèmes majeurs. Derrière eux, ils perçurent la voix goguenarde de Stève Flaherty, un reporter d'UPI qui s'était joint à eux au dernier moment, juste avant de quitter Matagalpa :

– Tu veux dire que si nous n'avions pas sauté à temps de cette foutue guimbarde, nous passions au barbecue comme ce pauvre bougre, c'est ça ? Nous savons tous que, dans ce métier de cons, ce qui compte c'est d'appuyer sur le déclencheur une fraction de seconde avant l'événement... et c'est valable pour *tous* les déclencheurs.

Jorge, déjà, ne les écoutait plus. Lui aussi avait engagé une bobine vierge dans sa caméra et, zoom serré au maximum, il filmait la colonne gouvernementale qui montait de la vallée. Elle profitait à fond de l'appui de feu des hélicoptères et du pilonnage des chars sur tous les points d'appui tenus par les Contras. Les hommes progressaient de part et d'autre de la piste afin d'offrir le moins de surface possible à un éventuel tir en enfilade. Au centre, deux véhicules légers de reconnaissance arrosaient en permanence le flanc des collines à la mitrailleuse lourde sans cesser de rouler au ralenti pour attendre les fantassins.

Pour l'instant, les trois journalistes ne pouvaient sortir de la boutique éventrée qui leur offrait au moins un refuge temporaire. Au-dessus de leurs têtes, la ronde incessante des hélicoptères les clouait où ils étaient. Bientôt sans doute, les combats se déplaceraient en direction de la frontière vers laquelle se repliaient les Contras et peut-être les trois hommes pourraient-ils alors tenter leur chance, à la condition toutefois que les Gouvernementaux ne soient pas encore parvenus jusqu'à eux.

¹ Epicerie.

Ils portaient tous trois un brassard de toile blanche sur lequel ils avaient inscrit au marker fluorescent et en grosses lettres *PRENZA*. Ailleurs, ce mot magique de Presse protégeait souvent les correspondants des grandes agences ou des chaînes de télévision. Ailleurs, oui, mais pas toujours au Nicaragua, et surtout pas en 1984.

Le Britannique se sentait déprimé. Il pêcha dans la poche de sa vareuse de toile beige un paquet de cigarettes, en alluma une à l'intention de Jorge et autre pour lui, après quoi il lança le paquet à Flaherty qui passait sa langue sur ses lèvres avec une mine gourmande. Flaherty était toujours à court de cigarettes et clamait à qui voulait l'entendre que l'UPI ne payait pas assez pour lui permettre de les acheter par cartouches entières, comme n'importe quel humain normal. Tassé derrière le comptoir à demi démoli le l'épicerie, il alluma une Morris, tira voluptueusement une bouffée et renvoya le paquet à son propriétaire.

Plus bas, les Gouvernementaux progressaient toujours, mais sans se presser outre mesure. Mc Coy ne put s'empêcher de hocher la tête avec découragement.

C'était la troisième fois qu'il venait dans ce pays. Pour son premier grand reportage, il avait couvert la destruction de Managua par le formidable séisme de 1972. Il y avait eu alors 9.000 morts et 20.000 blessés. Personne n'ignorait qu'à cette occasion, Somoza, troisième du nom, avait détourné des centaines de millions de dollars prélevés sur l'aide internationale aux sinistrés.

Six ans plus tard, Peter Mc Coy était revenu pour réaliser un nouveau reportage, cette fois sur les Sandinistes qui se trouvaient alors dans l'opposition clandestine, organisant une implacable lutte armée.

En revenant au Nicaragua pour la troisième fois, le photographe britannique pouvait constater que rien n'avait changé. Somoza, chassé par l'opposition, s'était d'abord exilé puis fait flinguer au Paraguay. Les Maquisards existaient toujours, simplement, ils n'étaient plus les mêmes. On les appelait maintenant les « Contrás » et l'Amérique du Nord les soutenait sans beaucoup de discrétion. Il est vrai qu'ils se réclamaient plus ou moins de feu Somoza et se proclamaient anti-marxistes, ce qui a toujours été la meilleure façon de soutirer du fric et une aide militaire à cet éternel jobard qu'est l'Oncle Sam.

Peter Mc Coy était Ecossois, originaire des Hautes-Terres, un pays où les hivers sont rudes, les hommes courageux et peu loquaces, l'alcool chaleureux et viril, à l'image du caractère de ceux qui le boivent. L'air vivifiant des Highlands lui manquait et il en avait affreusement marre de l'endroit où il se trouvait, d'un climat qui vous interdit de garder une chemise sèche plus de douze minutes et surtout de cette guerre. De toutes celles qu'il en avait vues de près comme photographe au front, il n'en avait aimé aucune. Mais cette partie sanglante qui ne finissait jamais et où les adversaires se contentaient de passer d'un côté à l'autre du terrain comme durant une finale à Wimbledon l'écœurait plus que d'habitude. Il aurait voulu se retrouver chez lui, emmener Lizbeth dans un pub campagnard où tous deux auraient bu modérément, juste assez pour être gais en gardant les idées à peu près claires.

Il savait exactement comment leur soirée se serait terminée. Il aurait raccompagné Lizbeth jusqu'au gentil studio en duplex qu'elle occupait dans Friars Street. Avant de repasser le pont, il aurait arrêté la voiture à l'endroit où la route surplombe le Firth. Là, elle aurait fait des difficultés pour se laisser embrasser. Elle s'était comportée ainsi la première fois et c'était devenu presque rituel. Le plus bizarre était que, loin de lui en tenir rigueur, il aimait qu'elle agisse ainsi.

Comment pouvait-il être assez cinglé, à trente-six ans, pour être amoureux à ce point d'une gamine qui en avait douze de moins que lui ? Tendre et coléreuse Lizzie, dont les yeux d'un bleu transparent pouvaient prendre sans préavis des reflets d'acier bruni lorsqu'on se risquait à la contrarier à propos d'un sujet qui lui tenait à cœur.

Un soir, au cours d'une réunion chez des amis, un lourdaud de Lowlander avait cru spirituel de faire une remarque sur le prénom qu'elle portait. N'était-ce pas le même que celui de cette reine anglaise qui avait jadis fait décapiter Marie Stuart, souveraine bien-aimée de l'Ecosse encore indépendante ? Sans réfléchir une seconde, Lizbeth avait envoyé au visage du pauvre

bougre le verre de Captain John qu'elle tenait à la main. Et pas seulement le whisky. Le verre était parti avec.

Une rafale de mitrailleuse qui ricochait sur la façade de la *tienda*² en arrachant de grands éclats de ciment ramena brutalement Peter au Nicaragua. Instinctivement, il se replia vers l'arrière de la boutique. Jorge et Flaherty étaient déjà en train de se bagarrer avec la porte donnant sur une cour intérieure, derrière le bâtiment. L'homme de l'UPI ramassa un solide morceau de cornière métallique provenant du rideau de fer défoncé. Il parvint à l'introduire entre la porte et le chambranle puis, pesant de tout son poids, l'utilisa comme un levier :

– On a intérêt à se tirer d'ici vite fait. Ça commence à sentir le brûlé, dans ce foutu bled !

La serrure était maintenant presque arrachée du panneau de bois. Mc Coy fit signe aux deux autres de s'écarter un peu puis il lança ses deux cent dix livres contre la porte. Celle-ci céda si brusquement qu'il jaillit à l'extérieur bien plus vite qu'il l'avait pensé.

Par réflexe, il roula sur lui-même à la façon d'un hérisson de manière à protéger au maximum ses appareils, surtout le Nikon particulièrement fragile à cause du télé-objectif dont il était équipé. Il se releva dans le même mouvement et un coup d'œil en arrière lui confirma que Jorge le suivait. Tous deux se mirent à courir et traversèrent la courette où trois porcelets tachetés et quelques poulets maigres s'éparpillèrent devant eux, déjà terrifiés par le fracas des explosions et l'odeur de cheddite. Derrière eux, ils entendirent la voix tendue de Flaherty criant de toutes ses forces :

– *Prenza ! Prenza ! Periodista ! Perio...*³

Le crépitement d'une arme automatique couvrit la voix du reporter. Horrifié, Peter se figea sur place quand il vit l'Américain sortir à reculons, littéralement projeté en arrière par les projectiles qui percutaient sa poitrine. Il tomba sans cesser de lever les mains, brandissant son appareil de prises de vue et sa carte de presse. Mc Coy sentit vaguement que Jorge l'empoignait à la nuque par le col de sa vareuse et le tirait vers la végétation touffue qui leur fournirait peut-être un abri provisoire :

– Grouille-toi, amigo ! On ne peut plus rien pour ce pauvre con. Dans ce pays, les avant-gardes ne font jamais de cadeaux. Nous avons peut-être une chance, à la condition d'être encore en vie quand leurs officiers arriveront.

Tout en parlant, da Costa poussait son camarade devant lui, prenant tout de même quelques secondes tous les cinquante pas pour se retourner et shooter un rapide panoramique sur le village que les Gouvernementaux étaient en train d'incendier méthodiquement. Peter s'était un peu repris et se mit à faire, lui aussi, quelques clichés au télé.

Ils étaient presque à la lisière de la jungle lorsque plusieurs soldats surgirent d'un petit ravin, sur leur gauche. Mc Coy voulut prévenir Jorge, occupé à cadrer un char qui canonnait la misérable église locale, couverte en tôle ondulée et que seule une croix rustique différenciait des autres constructions. Un des Sandinistes fut plus rapide que lui. Il épaula et fit feu presque dans le même mouvement. La cuisse de Jorge se déchira et céda sous lui. Le cameraman brésilien se cambra en arrière avec un râle de souffrance et il lâcha son appareil de prises de vues. Quand un véritable pro fait cela, c'est que c'est sérieux. Mc Coy essaya de le prendre par les épaules pour l'aider à se remettre debout ou, au moins, le traîner à l'abri :

– Débine-toi, Pete, parvint à dire son camarade qui serrait sa cuisse à deux mains pour comprimer l'hémorragie. Je suis blessé et inoffensif, ils seront forcés de me soigner. Mais barre-toi, sinon ils vont te tirer comme un lapin.

D'une pression de ses doigts sur l'épaule, le Britannique essaya de transmettre à son ami ce qu'il éprouvait, puis il prit sa course vers les broussailles.

² Boutique.

³ Presse ! Presse ! Journaliste ! Journ...

La Jungle était moins touffue qu'il l'avait d'abord redouté. Il s'enfonça d'une centaine de mètres dans la végétation qui s'épaississait très vite puis il revint sur ses pas pour se retrouver en lisière de brousse, à une centaine de mètres de l'endroit où il avait disparu quelques minutes plus tôt. A plat-ventre, il rampa jusqu'à une bosse de terrain où il pourrait voir ce qui se passait un peu plus bas.

Jorge était toujours au même endroit mais il était maintenant entouré de soldats. Ils pouvaient être une dizaine, il leur parlait en brandissant sa carte de presse mais aucun des Gouvernementaux ne faisait mine de le soigner. Ils rigolaient en le regardant saigner comme un goret, couché dans la poussière.

Fou de rage, Mc Coy prit son Nikon et cala le viseur contre son œil. Bien appuyé sur ses coudes, il serra son zoom jusqu'à la focale maximum. Ne pas bouger en déclenchant, pensait-il en appuyant sur le boîtier, afin que ces salauds soient bien nets et reconnaissables sur les clichés.

A l'instant où le moteur qui entraînait automatiquement la pellicule ronronnait pour la cinquième fois, un sous-officier vida le chargeur de sa Skorpion à crosse repliable dans la poitrine de Jorge da Costa.

La charge émotionnelle accumulée en Peter depuis plusieurs dizaines de minutes explosa d'un seul coup. Il se dressa, oubliant complètement qui il était et où il se trouvait. Il s'avança vers les militaires sandinistes, brandissant ses poings fermés et les couvrant d'insultes :

– Assassins ! Fumiers ! *Hijos de Puta* !⁴

Les hommes se retournèrent d'un bloc et plusieurs firent feu sur lui mais ils étaient sans doute tellement pris de court par cette apparition vociférante que tous le manquèrent. Ce furent les impacts soulevant la poussière autour de ses Rangers qui rendirent ses esprits à Mc Coy. Jorge, son ami Jorge, avait eu raison : ces ordures allaient le tirer comme un lapin de garenne un matin d'ouverture. A nouveau, il tourna les talons et s'enfonça dans la jungle, s'efforçant de courir en zigzags pour offrir une moins bonne cible et tenter de semer ses poursuivants.

Car cette fois, les autres s'étaient lancés à ses trousses. Il comprenait que les soldats avaient achevé Jorge parce que ce dernier avait été le témoin du meurtre de Flaherty.

Les bavures n'étaient pas rares dans ce type de guerre et celle-ci pourrait passer pour une erreur commise dans le feu de l'action. Mais lui, Mc Coy, avait assisté à deux meurtres délibérés, commis sur les personnes de journalistes étrangers dont l'un était blessé. Ils avaient dû voir ses appareils et savaient qu'il avait peut-être pris des clichés de la scène. Ils ne pouvaient se permettre de le laisser vivre.

Pour le Britannique, les minutes qui suivirent furent un avant-goût de l'enfer. Il était à bout de souffle et ses poumons le brûlaient. Il avait perdu le sac de toile contenant sa réserve de pellicules, une demi-bouteille d'eau minérale et ses objectifs de rechange. Il n'avait plus sur lui que ses papiers dans la poche de sa vareuse et ses deux appareils toujours suspendus à son cou.

Surtout, il allait se faire tuer ici, bêtement et pour rien. Les assassins de Flaherty et de Jorge jetteraient leurs trois cadavres dans un trou dont les paysans n'oseraient les sortir, même s'ils les retrouvaient. Les macchabées oubliés ne manquaient pas, un peu partout au Nicaragua.

Epuisé, il s'effondra sur le sol humide. Il avait fait de son mieux pour tenter de suivre les sentiers qui descendaient vers la vallée, espérant rencontrer un groupe important de militaires. En présence de nombreux témoins et peut-être d'officiers, ceux qui le poursuivaient n'oseraient sans doute pas l'abattre comme un chien. Mais la jungle était pour lui un labyrinthe inextricable. Il n'avait fait que tourner en rond et se retrouvait maintenant au bord d'une sorte de cuvette dont le fond devenait de plus en plus marécageux.

Il posa son front sur son avant-bras et se demanda s'ils allaient le tuer d'un seul coup. Il espérait que oui. Il n'était ni lâche ni pusillanime, mais personne n'aime souffrir. Toute mort est toujours un processus répugnant et la torture lui enlève ses dernières apparences de dignité.

⁴ Fils de pute.

Dans la végétation en décomposition, quelque chose de rapide et de visqueux glissa contre sa main. Il se redressa d'un coup ; galvanisé par une horreur ancestrale de tout ce qui rampe et qu'on ne peut voir. Pourtant, le péril n'était pas là. Quelque part dans la jungle, un coup de feu claqua. Avant même de l'entendre, lui semblait-il, il avait senti la brûlure fulgurante de la balle qui entaillait son front, juste sous le sourcil gauche.

Un œil aveuglé par le sang, il se releva et reprit sa course. Deux fois encore, il entendit tirer derrière lui, en rafales brèves et sèches. De son œil valide, il vit distinctement la végétation gorgée de sève que les balles déchiquetaient un peu partout autour de lui.

Il se rendit compte que le sentier qu'il avait machinalement suivi pour être moins ralenti par les broussailles menait à un cul-de-sac. Il aboutissait à une sorte de marais dont les eaux noirâtres devaient grouiller de choses innommables et probablement dangereuses. Il essuya sur sa manche le sang tiède qui l'empêchait de voir où il allait et s'engagea dans le marécage. Il s'enfonça tout de suite jusqu'aux hanches et, très vite, jusqu'à la taille.

Instinctivement, parce qu'il avait fait ces gestes des centaines de fois dans des circonstances assez semblables, il avait pris dans une main chacun de ses appareils et les tenait à hauteur de son visage, afin de ne pas les mouiller si le fond manquait brusquement sous ses pas. Toujours ces foutus réflexes de pro, pensa-il amèrement.

A trente mètres derrière lui, il entendait des ordres brefs, lancés en espagnol. Les voix étaient jeunes, excitées par cette saloperie de guerre. Pour ces gosses, c'était bien une partie de chasse, l'un des rares bons moments de leur putain de métier. Il avança et s'enfonça encore. Tout d'un coup, il sentit que le terrain devenait un peu plus ferme sous ses Rangers et qu'il remontait progressivement.

Epuisé, il se traîna sur la berge opposée à celle qu'il venait de quitter. Il comprit qu'il était fini. Il se trouvait sur une sorte d'île minuscule et ne pouvait aller plus loin. Les autres n'avaient plus qu'à le rejoindre pour l'achever en prenant tout leur temps.

Devant lui, à peu près au centre de l'îlot de vase brune sur lequel il venait de prendre pied, il distingua un petit édifice en ruine dont la pierre était comme dévorée par la mousse et par une végétation qui en masquait les formes exactes. A travers les brèches de l'écran végétal qui s'interposait entre lui et la construction abandonnée, il vit tout de même les sculptures très anciennes. Mc Coy ignorait presque tout de l'archéologie pré-colombienne et pourtant, la conception du modeste monument lui rappelait quelque chose.

Oui, c'était cela ! En traversant le Honduras quelques années auparavant, il avait visité la Vallée d'Ulù. Les noms des sites remontaient à sa mémoire : Travesia...Santa Ana...Playa de los Muertos.

Mais les Mayas de la période classique étaient établis plus au Nord...ce temple n'avait pas sa place au...

Un homme apparut dans l'embrasement à demi-effondré de ce qui ne pouvait être qu'un édifice religieux. C'était un paysan, un peu plus grand que la moyenne, au type indien très accentué. Il paraissait incroyablement surpris de découvrir cet homme blanc ensanglanté, couché sur la berge de son île comme un crocodile mort en voie de décomposition.

Peter voulut lui signe de s'éloigner. Il était inutile et stupide que ce pauvre bougre se fasse descendre avec lui. Il n'en eut pas le temps.

Il y eut, sur l'île, une sorte d'énorme éclair silencieux, plus éblouissant que la décharge de mille flashes qu'on aurait déclenchés tous ensemble.

Ensuite, il n'y eut plus rien du tout.